

PATRIMOINE ARCHITECTURAL ET TOURISME CULTUREL DE L'AMATEUR D'IMAGES AU CITOYEN DE LA CULTURE

Je voudrais tout d'abord m'expliquer sur mon titre. Si nous nous posons le problème des rapports entre le patrimoine architectural et le tourisme culturel, il ne s'agit plus d'un problème d'objets, mais d'un problème d'attitudes; il ne s'agit plus des monuments ou des sites considérés en eux-mêmes, mais des hommes qui les contemplent, de la façon dont ils les voient, du message qu'ils y déchiffrent et qui leur parvient d'autres hommes. C'est donc sur l'homme, plutôt que sur la pierre que nous devons, ensemble, nous interroger.

Si, de surcroît, nous avons l'ambition que le tourisme qui nous occupe soit un tourisme « culturel », alors, ce qui est en question, ce n'est plus seulement la saveur des images, le frisson du dépaysement, le plaisir de la découverte, c'est cette mutation mystérieuse qui fait de l'homme qui a rencontré l'homme un homme radicalement nouveau. La culture n'est pas un état, mais une démarche. Elle est l'immense tentative de chacun pour cesser d'être bousculé comme une molécule aveugle par trois milliards de molécules aveugles. Elle est l'immense tentative de tous pour renouer les fils trop nombreux d'une trame humaine terriblement emmêlée par l'obscurité de ses origines, l'ambiguïté de son histoire, le déchaînement de sa créativité ... Conscience, communion, responsabilité, qui mesurent la distance entre culture et non-culture, font surgir le mot « citoyen », que je me risque à employer ici malgré sa froideur constitutionnelle, pour bien marquer que la culture n'est pas l'ornement d'une solitude mais une insertion irréversible dans la communauté des hommes. A charge de prendre le mot dans son acception la plus large, il n'y a pas de culture sans citoyens, ni de citoyens sans culture.

Je voudrais cependant vous rassurer : je n'ai nullement en tête l'image morose de millions de citoyens se livrant aux rigueurs d'un solfège culturel sous la baguette d'un fonctionnaire de la culture en toge ou en jaquette... J'imagine assez bien la scène, figée par Bernard Buffet, dans les noirs, les gris et les blancs. Non, merci ! Plutôt qu'à l'austérité d'une nouvelle fête de la Fédération, je songe, sans y être nullement contraint par le thème de notre rencontre, aux millions de touristes librement répandus ou agglutinés, selon leur goût, et butinant le message des siècles...

Cela dit, il s'agit de s'entendre.

Pourquoi des touristes franchissent-ils, chaque jour, le porche de nos églises romanes ou de nos cathédrales gothiques ? Pour des raisons sûrement bien diverses. La plus noble, celle qui correspond le mieux à ce que je viens de dire de la culture, c'est évidemment le désir

d'interroger la pierre, d'y découvrir un langage, une intention, un visage spirituel. Ambition presque désespérée, puisque nous sommes ici au niveau de la controverse archéologique, de l'interprétation architecturale, de l'hypothèse sémiologique, de la redécouverte de visions théologiques oubliées (fig. 1), un niveau qu'on peut croire réservé aux querelles de spécialistes. Il faut cependant admettre que, dans les meilleurs cas, l'intuition, la sensibilité, la tendresse du pèlerin y aient accès, puisque aussi bien la pierre, en son temps, avait reçu mission de parler directement aux hommes.

Mais la raison la plus commune qui oriente les touristes vers les cathédrales est probablement, aujourd'hui encore, le souci de faire comme les autres et de pouvoir dire ensuite qu'on l'a fait. Snobisme, désir de paraître, complexe de frustration ou d'infériorité, qu'importe, d'une certaine manière, puisqu'on en est là et qu'il faut que le mouvement crée le mouvement ! Après tout, c'est ce qu'on appelle parfois les voies de la providence.

Je me souviens encore de l'enthousiasme avec lequel un recteur d'académie protestant avait tenu à me faire connaître la causerie d'un religieux catholique intitulée « N'arrachez pas l'ivraie ! » La vérité de cet accord œcuménique a son prolongement dans le tourisme culturel...

Et puis, bien souvent, les raisons sont ambiguës, meilleures au total qu'on n'oserait le croire, prêtes à s'enrichir au fil des rencontres. Tel coureur de monuments, qui donne l'impression de vouloir les prendre au lasso pour enrichir son tableau de chasse, est peut-être un homme qui souffre de notre impuissance à connaître le monde où nous vivons et qui s'efforce de le parcourir à un train d'enfer pour le posséder désespérément. Impatience, nostalgie, curiosité, tout cela n'est-il pas le signe appauvri d'un désir plus profond, qu'il s'agit de rendre intelligible à la conscience ? Et, après tout, n'est-ce pas Chateaubriand qui écrit, à propos d'un voyage dans le midi de la France :

« Je ne connaissais que ma pauvre Bretagne et les provinces du Nord, traversées par moi en quittant mon pays. J'allais voir le soleil de Provence, ce ciel qui devait me donner un avant-goût de l'Italie et de la Grèce, vers lesquelles mon instinct et ma muse me poussaient. J'étais dans une disposition heureuse... »

Il ne faut donc rien négliger. Et s'il est vrai que le « citoyen de la culture » reste encore à inventer, n'allons pas surtout décourager les glaneurs d'images. Une politique ne se présente pas nécessairement en termes de dilemmes. Si elle implique des choix, ceux-ci ne sont pas forcément exclusifs.

Le tourisme culturel classique n'a pas encore vraiment fait ses preuves. Ses virtualités sont loin d'être épuisées. Peut-être a-t-on déjà tout dit à son sujet, mais à n'en rien dire, on prendrait le risque d'un grave déséquilibre et on donnerait, de l'ensemble du problème, une vue difficilement utilisable.

Par contre, je pense aussi que les clés d'une rencontre authentique entre le patrimoine architectural et les aspirations culturelles du grand nombre se trouvent au-delà des techniques classiques du tourisme, même portées par le souci culturel à leur degré supérieur d'exigences.

N'excluant ni l'un, ni l'autre de ces deux aspects du problème, je suis conduit à les évoquer tour à tour.

I. LA RECHERCHE CLASSIQUE

Essayons tout d'abord de dégager les lignes essentielles de la recherche classique et de nous demander jusqu'où cette recherche peut être utilement poussée.

Pour qu'un phénomène de tourisme culturel se déclenche, il faut évidemment que trois conditions ou séries de conditions soient remplies.

Il faut avoir affaire à des hommes disponibles, comme toujours d'ailleurs en matière de tourisme.

Il faut disposer de certaines armes et savoir s'en servir.

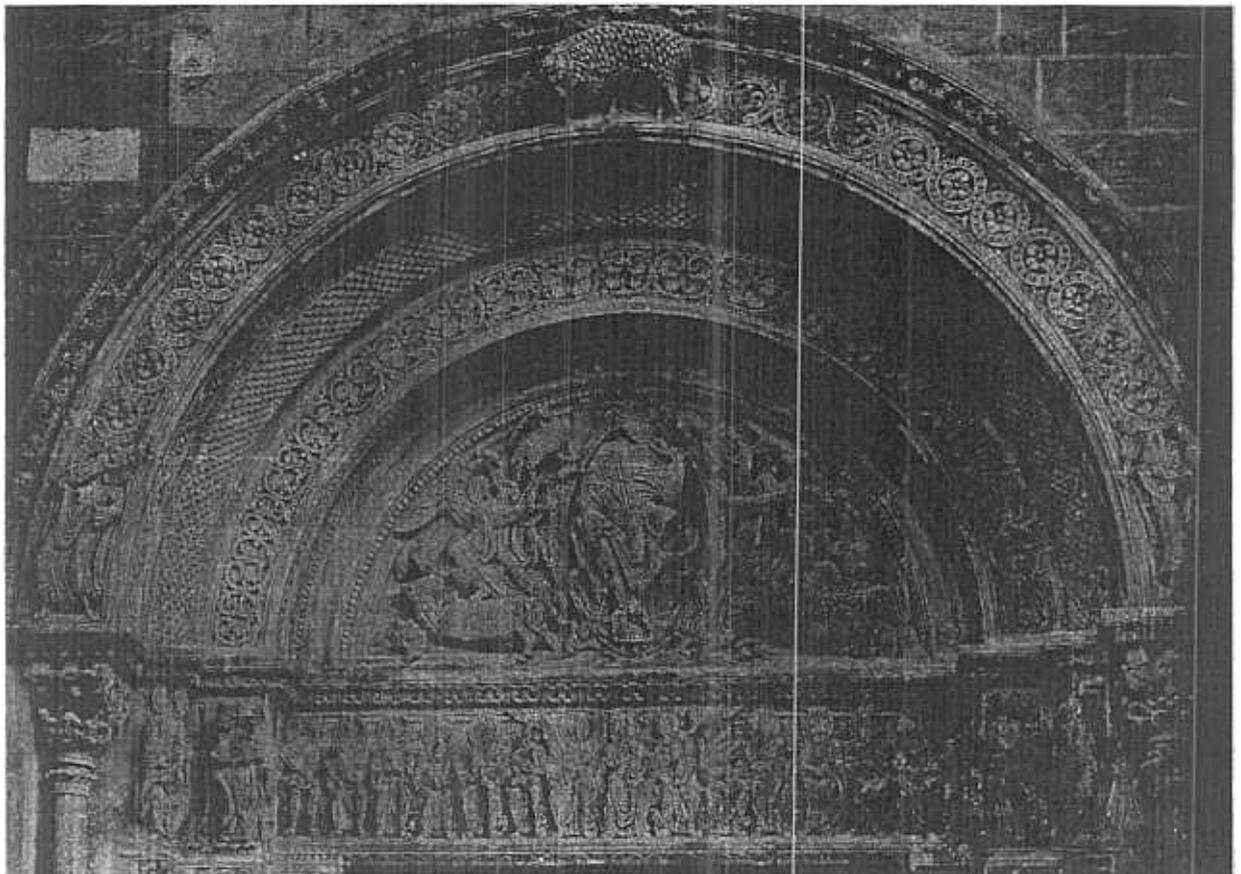
Il faut pouvoir offrir à la curiosité des touristes culturels des objets propres à la satisfaire.

Curieusement, voici que cette triple recherche s'ordonne, comme l'art de la guerre, autour des trois notions de stratégie, de tactique et de théâtres d'opérations.

1. Au niveau de la stratégie, le problème qui se pose est de savoir sur quoi greffer le tourisme culturel, sur quel support fonder cette disponibilité dont il a besoin avant tout.

Cette recherche nous entraîne à une constatation : il y a toujours eu du tourisme culturel. Depuis la plus haute antiquité jusqu'à nos jours, la guerre, le commerce, les croisades, la colonisation ont répandu à travers le monde, par centaines, par milliers, par mil-

Fig. Abbatale de Charlieu. Tympan du portail central de la façade.



lions, des hommes que le dépaysement, le loisir forcé, la surprise, l'émerveillement, l'avidité des biens matériels et parfois le désir de « fraternisation » ont rendus sensibles à l'architecture, aux arts, à la production, aux modes de vie des pays étrangers. Ces influences ont joué dans les deux sens, comme en témoignent aussi bien les temples de Paestum que la formule célèbre sur la Grèce conquise conquérant son vainqueur (fig. 2). C'est une revanche de l'esprit que de voir s'inscrire peu à peu sur les cartes de l'archéologie moderne les routes des invasions, les pistes des caravanes et les escales des flottes de guerre ou des navires marchands. L'ère du monde fini avait commencé bien avant que Paul Valéry ne l'annonçât.

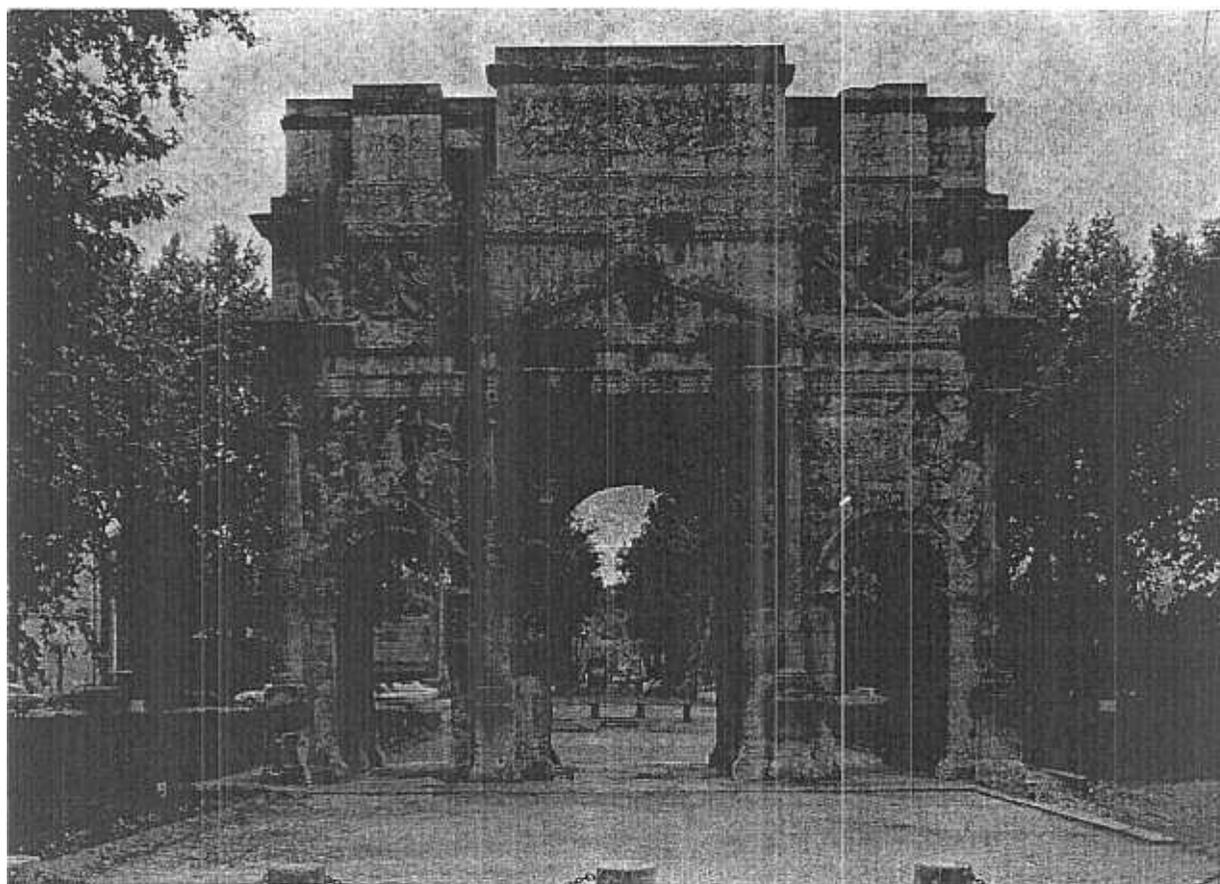
Je ne vous proposerai pas, cependant, de fonder sur la guerre nos espérances de tourisme culturel. Quant au commerce, la rapidité des transports, le recours aux télécommunications, le rythme effervescent des transactions et des hommes d'affaires l'ont exterritorialisé à un tel point qu'on ne peut plus en attendre grand-chose, si ce n'est la diffusion de produits arrachés à leur terroir et largement internationalisés.

Et pourtant on a bien le sentiment que, sinon par essence, du moins dans son histoire, le tourisme culturel est un rameau greffé. Pour une bonne part, la stratégie du tourisme culturel implique que l'on sache définir le « sujet » sur lequel le greffon pourra prospérer.

Ce sujet n'est pas le loisir. Le loisir est une condition nécessaire du tourisme, mais c'est un vide dans lequel le tourisme peut s'engouffrer, non point un support auquel il puisse s'accrocher. On peut même se demander s'il ne faudrait pas tenter d'associer systématiquement le loisir et l'activité-support, comme autrefois dans les pèlerinages, comme aujourd'hui dans les colloques, sans pour autant se dissimuler que tous les touristes culturels ne peuvent pas être des pèlerins ou des congressistes.

Depuis que nos amis britanniques ont inventé le « tourisme », ou du moins l'ont érigé en catégorie autonome, avec le mot et même le costume, la limite est floue entre le délassement et le souci de culture. Il y a place, en tout cas, pour la greffe. Que ce soient les plages de l'Adriatique qui vaillent à Ravenne ses

Fig. 2. Orange. Face septentrionale de l'arc de triomphe romain.



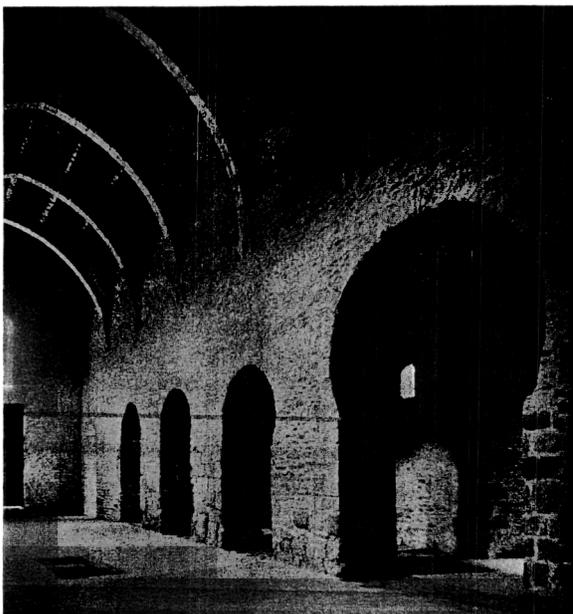
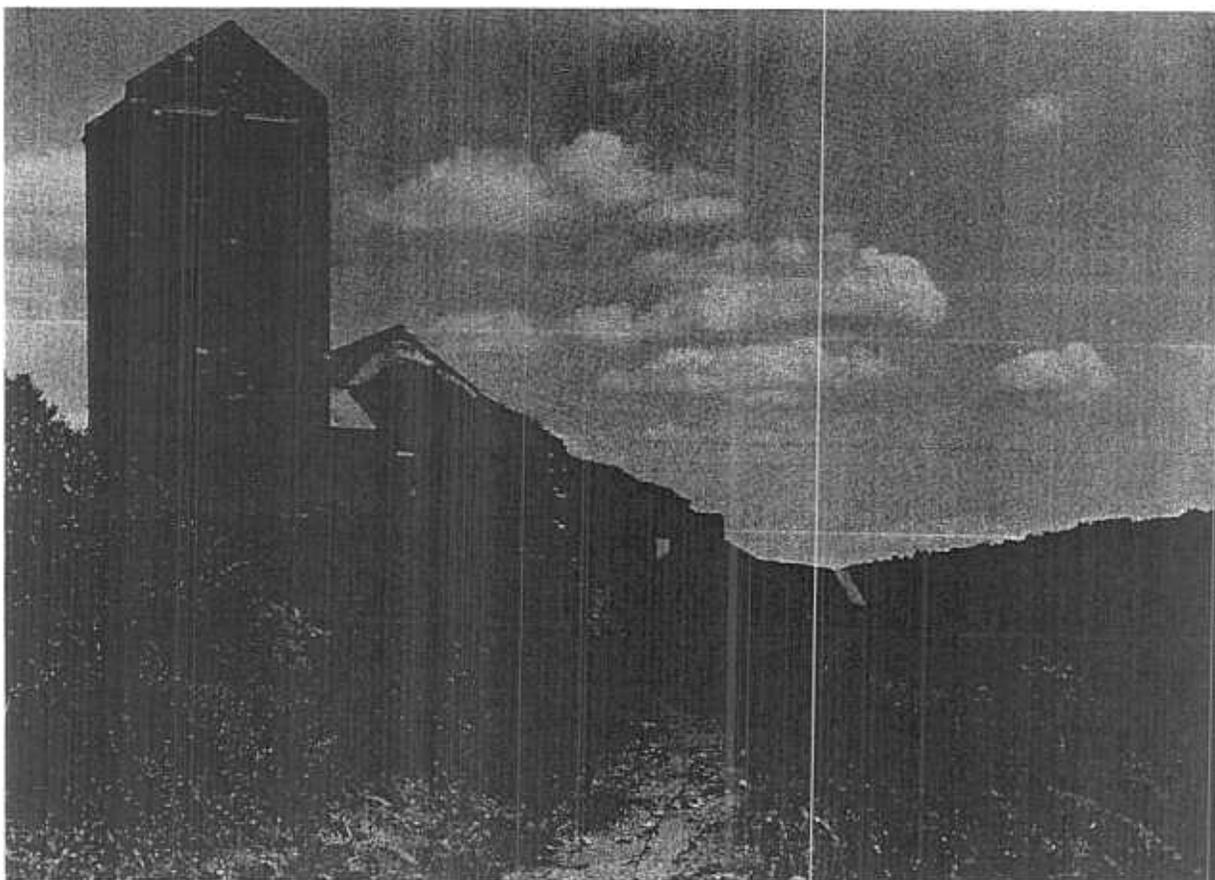


Fig. Saint-Michel de Cuxa. Nefs de l'abbatiale romane.

nombreux visiteurs, tout comme les nouvelles plages du Languedoc draineront les estivants vers les églises romanes du Roussillon, il y a tout lieu de s'en réjouir. Simplement faut-il savoir que, si on se contente de laisser faire la nature, les regards resteront souvent superficiels et seront plus accrochés par la rose luxuriance de Saint-Michel-de-Cuxa (fig. 3) que par l'austérité de Serrabone (fig. 4). Mais puisque des armées de touristes s'engagent aujourd'hui sur les routes millénaires des grandes migrations, il faut les capter au passage.

Il semble même qu'il faille non seulement les capter, mais les diluer sur un nombre élevé de lieux culturels. Ici, la stratégie rejoint la logistique. Voici, en effet, comme le note avec inquiétude M. Conrad Beerli dans un rapport au Conseil de l'Europe, que nous en sommes au point où le tourisme culturel risque de se détruire lui-même. Aspect purement quantitatif du problème : non seulement les lieux les plus « courus » deviennent inaccessibles mais les touristes qui réussissent à les atteindre se voient offrir comme premier plan un moulinement de tôles; et si, hélas ! « Midi le juste y

Fig. 4. Serrabone. Vestiges du prieuré roman



compose de feux la mer, la mer toujours recommencée » — que Paul Valéry me pardonne ! — la marée des voitures abusives ne ressemble en rien au calme des dieux ! Je reste fort troublé, à cet égard, par ce que j'ai entendu et observé lors du millénaire du Mont-Saint-Michel... (fig. 5).

Il ne suffira pas de diluer les courants dans l'espace. Il faut aussi les étaler dans le temps. Le travail qui, lui, se répartit sur la majeure partie de l'année, peut accueillir le greffon culturel. C'est évident pour le travail scolaire et universitaire, soit sous la forme de visites organisées, si les centres d'intérêt sont proches, soit sous la forme d'évocations audio-visuelles. C'est moins évident pour le travail professionnel, mais est-il normal qu'atterrissant aux abords d'une capitale, et pendant le temps qu'il reste d'usage de perdre en ces sortes de circonstances, on ne se voie pas offrir, sous une forme à la fois alléchante et pratique, quelque brève « excursion », au sens le plus strict du terme, par une organisation qui s'appellerait, par exemple : l'O.M.H.P.D.G.A.I. (Office Mondial pour l'Humanisation des P.D.G. et des Avocats Internationaux) ? ...

Mais ici, nous arrivons à la tactique.

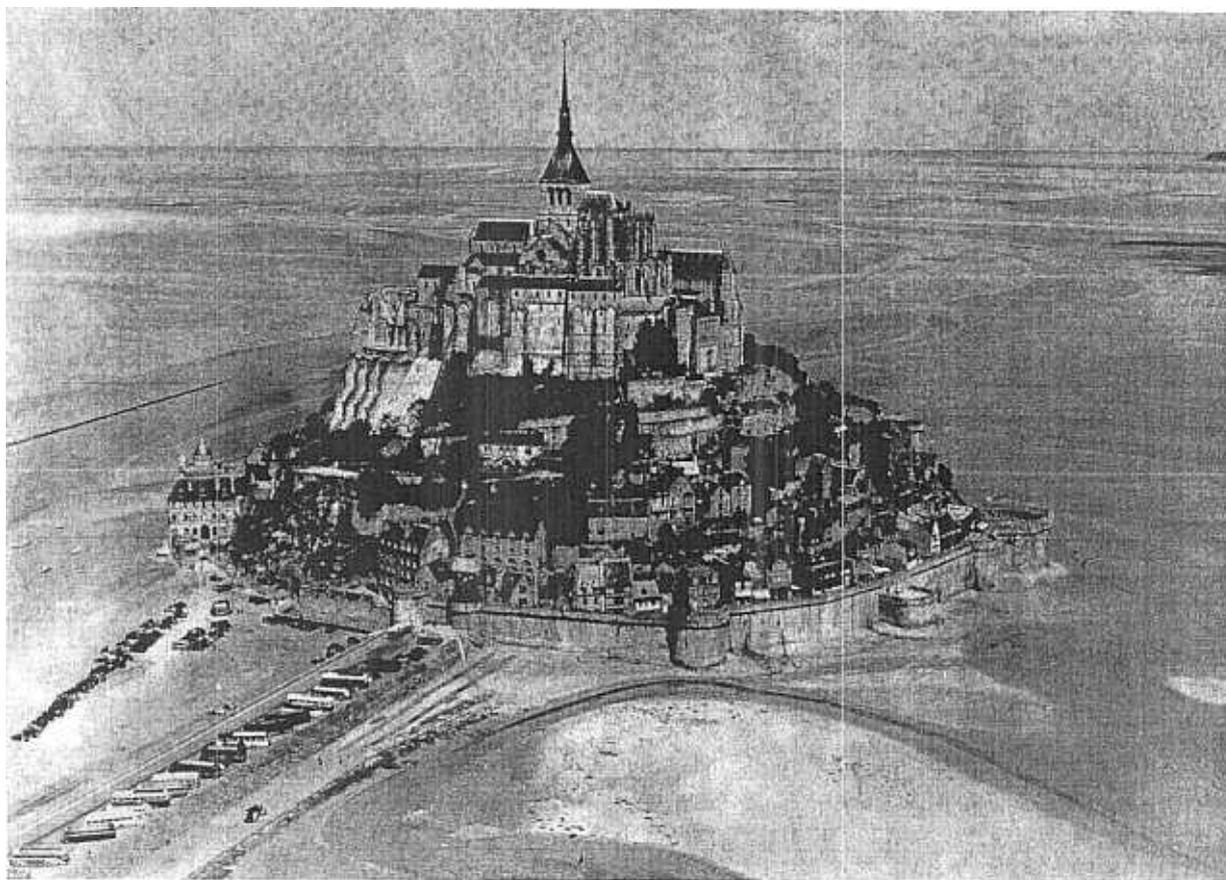
2. Nous sommes quotidiennement séparés du patrimoine architectural beaucoup moins par la distance que par le manque d'information.

Sur ce point, en dépit d'un éveil qui n'est déjà pas négligeable, il reste beaucoup à faire. Nous côtoyons souvent des trésors d'art sans même le soupçonner. Il y a place ici pour un effort d'imagination qu'il est impossible de décrire, tant il est multiple et divers. Il doit s'exercer dès l'école, mais j'y reviendrai par la suite.

Il doit mobiliser toutes les ressources de la publicité, réorientée en fonction de l'objectif culturel et toujours conçue de façon à localiser clairement le centre d'intérêt dans l'espace et par rapport à son environnement, pour qu'on puisse l'atteindre à coup sûr.

La presse a un grand rôle à jouer à cet égard, spécialement la presse quotidienne. En quelques années, elle a découvert qu'il y avait des lecteurs pour les articles relatifs au patrimoine architectural. Mais, aujourd'hui encore, les journalistes spécialisés ont souvent bien du mal à faire passer leur copie, tant on redoute qu'elle

Fig. 5. L'abbaye du Mont-Saint-Michel.



ne lasse la patience du public. Si un organisme indépendant, de préférence international, pouvait mener à bien une vaste enquête à ce sujet, peut-être les rédactions seraient-elles affranchies d'une crainte excessive. Peut-être aussi, connaissant mieux les services qu'elles peuvent rendre à leurs lecteurs, présenteraient-elles leurs articles sous une forme plus facilement utilisable : je pense en particulier à la formule du « dossier », sans laquelle l'écrit ne laisse guère de traces. Il y a une actualité en matière de patrimoine, mais, quelque souci qu'on en ait, si l'on ne dispose pas d'un aide-mémoire, on finit toujours par l'oublier. La grande presse, qui atteint tout le monde, pourrait jouer dans le domaine qui nous occupe, un rôle déterminant.

Mais l'édition, publique ou privée, a, elle aussi, le sien. Il est assez facile, quand on a visité un monument, d'acheter, à la sortie, une petite plaquette grâce à laquelle on en gardera le souvenir. Et c'est en général à ce moment-là que les visiteurs font cet achat. On en conclut, à mon avis, un peu vite qu'on est en présence d'une loi psychologique dont il y a lieu de s'accommoder. Je voudrais poser la question autrement : où sont donc, aujourd'hui, les « maisons du patrimoine culturel » où l'on saurait qu'on peut se procurer facilement, au besoin avec l'aide d'hôtesse compétentes, les documents concernant tels et tels monuments ou telle et telle région ? L'un des meilleurs moments du voyage touristique, c'est celui où on le prépare. Ce serait un plaisir de grande qualité que de préparer chaque découverte grâce à une monographie qu'on puisse emporter avec soi et relire ensuite. L'une des tâches des gouvernements serait de lever les obstacles juridiques, commerciaux, intellectuels, matériels et financiers qui s'opposent à la création, dans les grandes villes, de « maisons du patrimoine culturel », dont les syndicats d'initiative deviendraient les correspondants, pour le plus grand profit de ceux qui les fréquentent. Alain Robbe-Grillet a dit un jour : « les œuvres d'art n'ont pas de public ». Ce n'est pas vrai seulement des œuvres littéraires. C'est vrai, au jour de sa création, de toute œuvre d'art authentique, s'il faut y voir la tentative dramatique de son auteur pour se réconcilier avec le monde en le recomposant selon son dessein visionnaire, en le projetant hors de soi, irréductible à la rationalité commune, comme un refus ou comme une prophétie.

Quelques siècles après sa naissance, l'œuvre architecturale a trouvé son public, peut-être parce que son prophétisme a su toucher les hommes, sûrement parce que ceux-ci, le plus souvent, se satisfont de caresser du regard ses formes que le temps a rendu familières. Mais l'épiderme ne suffit pas à l'intimité culturelle. Genèse, signification, rayonnement, sur le plan architectural comme sur le plan social et idéologique, délaissement, redécouverte, utilisations contre nature — je songe, par exemple, au Mont-Saint-Michel (fig. 6) ou à Fontevrault — toutes ces étapes et tous ces avatars

sont essentiels à l'intelligence de l'œuvre. Décrits en termes simples, ils doivent être livrés à la consommation d'un public dont l'absence de curiosité doit souvent beaucoup au découragement. Un plan du monument, disposé en un lieu bien choisi, devrait en outre, dans tous les cas, permettre au visiteur de connaître, d'un coup d'œil, les grandes époques de sa construction et de sa restauration.

M. Conrad Beerli a fort bien montré, dans ses propos sur « l'ébauche d'une géographie du tourisme culturel », comment le monument devrait apparaître à la croisée d'un axe vertical, celui de sa genèse et de son destin propres, et d'une surface horizontale qui engloberait les résonances analogiques permettant de le situer parmi ses frères et ses cousins. Sans déterminer rigoureusement les cheminements géographiques proposés au touriste, il va de soi que cette double relativisation doit avoir pour effet de les infléchir, de les clarifier et d'y ménager une marge importante de choix motivés et conscients. Pour peu que le structuralisme s'empare de la question, voici que nos guides régionaux vont être renouvelés grâce au ballet subtil des diachronies et des synchronies... Je plaisante à peine.

Plus terre à terre, mais non sans importance, est un autre problème de géographie touristique appliquée : il s'agit de la localisation comparée du patrimoine architectural et de l'équipement touristique, la superposition des cartes permettant de connaître les régions les plus propices à la pénétration du tourisme culturel et les régions où l'investissement hôtelier mériterait d'être encouragé.

Mais comment donc se fait-il qu'on n'ait pas encore entrepris de métamorphoser les pénibles stations-service qui pullulent aux abords de nos sites en petits centres d'information-éclair pour les explorateurs du patrimoine ? A condition d'y mettre quelque rigueur, on pourrait leur donner une personnalité qui leur fait cruellement défaut. Grâce à des photographies bien présentées, des cartes murales très simples, des dépliants qui reproduiraient les unes et les autres, elles ranimeraient l'ardeur de la découverte et donneraient un contenu culturel à l'inévitable temps mort du plein et de la pression...

Voilà, je pense, quelques petites batailles qui méritent d'être livrées et auxquelles l'ICOMOS et l'UNESCO elle-même pourraient utilement s'employer. Je demande l'indulgence pour ce qu'elles ont parfois de peu intellectuel, mais la pratique se venge quand on la néglige. J'en viens d'ailleurs à ce qui constitue la charnière de mon propos : après la stratégie et la tactique, les théâtres d'opération, c'est-à-dire le patrimoine culturel lui-même.

3. Pour qu'à travers les choses, l'homme puisse rencontrer l'homme, plonger dans son histoire, redécouvrir la force du travail créateur, pour que les pierres puissent livrer leur message, pour que nous puissions déchiffrer la genèse d'une expression architecturale ou artistique, la signification d'une structure ou d'un décor,

le langage hermétique ou naïf d'une symbolique religieuse ou profane, pour qu'il soit donné aux hommes de la civilisation industrielle d'éprouver leur enracinement à la nature vivante, encore faut-il qu'il demeure des monuments et des sites, encore faut-il que le patrimoine soit sauvegardé !

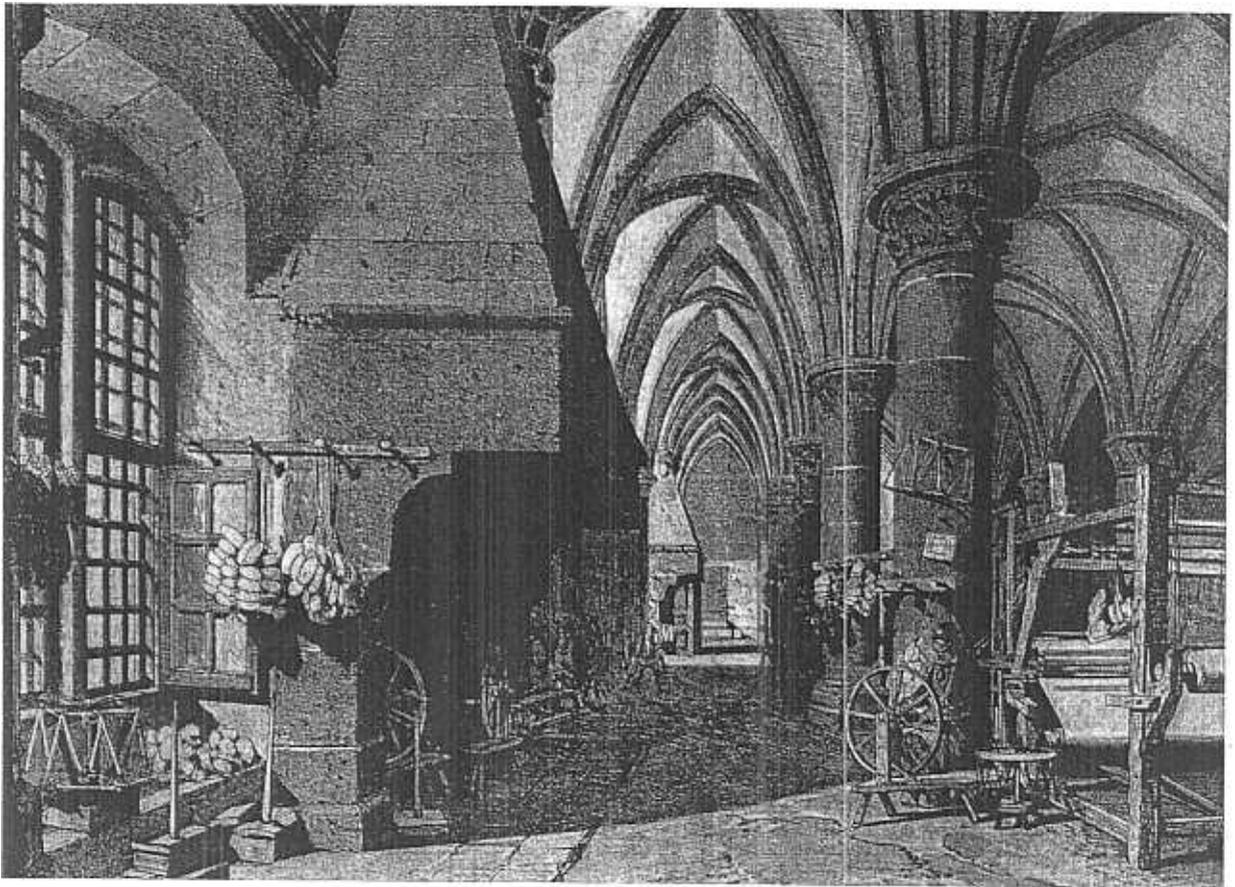
Il serait infiniment souhaitable qu'une telle banalité fût inutile, mais, malgré certains progrès, auxquels le travail des instances internationales n'est pas étranger, on est parfois surpris de l'ironie avec laquelle sont accueillis les défenseurs du patrimoine, surtout quand ils demandent un peu d'argent.

Et pourtant, si l'on veut animer un tourisme culturel, il ne s'agit pas de conserver, ici et là, un témoin exceptionnel ou l'archétype d'une lignée architecturale, il s'agit que soit sauvegardé tout le réseau des témoins survivants de notre aventure culturelle, pour qu'il jalonne nos pèlerinages aux sources, pour qu'il veille sur tout notre espace et l'empêche de perdre son âme.

Cela ne veut pas dire, bien entendu, que ceux qui ont la charge des patrimoines culturels nationaux n'aient pas à accorder certaines priorités pour employer au mieux les crédits dont ils disposent. Mais cela veut dire que la revendication permanente de tous ceux qui militent pour la sauvegarde doit être d'obtenir les moyens nécessaires pour que tout ce qui mérite d'être sauvé le soit. Il ne s'agit pas de faire la charité à un quarteron de farfelus ! Il s'agit d'affirmer que, si résolu que nous soyons à innover, à transformer, à créer, la civilisation qui nous a fait ce que nous sommes ne nous est pas indifférente !

Osons le dire : la charge est d'autant plus lourde que la conservation des monuments exige des méthodes spécifiques. Qu'on pose une charpente de béton sur un monument partiellement détruit par la guerre ou par le feu, c'est absolument légitime. Mais si l'on adoptait comme règle de tricher, ce serait inacceptable. La règle doit être : le maximum d'économies dans

Fig. 6. — L'abbaye du Mont-Saint-Michel. Salle des chevaliers utilisée comme prison. Lithographie d'Eugène Ciceri d'après un dessin de Sechaut en 1842.



le respect du monument. Le temps vient vite où les touristes culturels auront des yeux pour voir et une langue pour s'étonner...

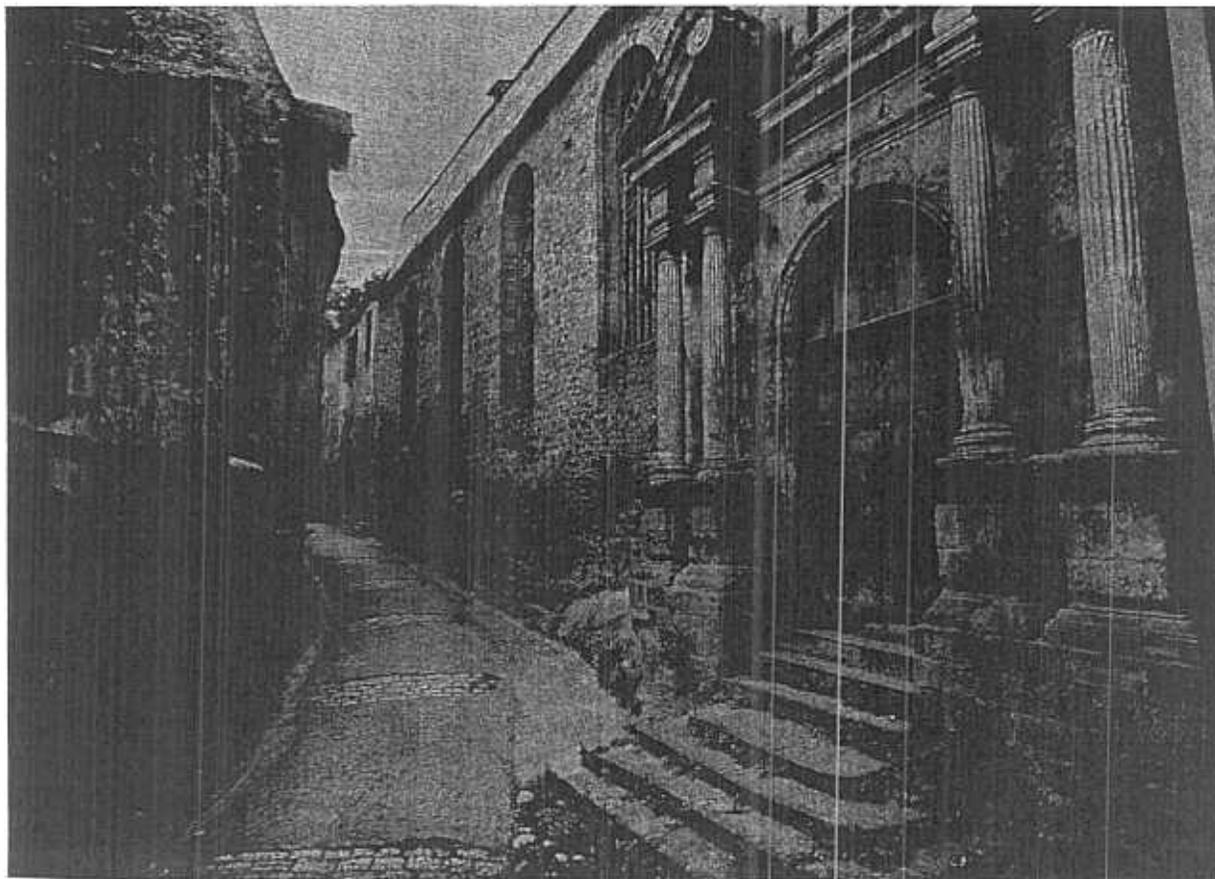
Et cela d'autant plus que s'accroît plus vite leur familiarité avec le patrimoine ancien à travers les ensembles sauvegardés. A bien des titres, les quartiers restaurés peuvent constituer l'école du tourisme culturel. D'abord, la réhabilitation, c'est la vie, c'est-à-dire l'habitat, les commerces, les restaurants, les lieux de réunion, l'animation urbaine, et non point seulement la conservation stérile — exemple à suivre chaque fois qu'on le peut, en ce qui concerne les monuments eux-mêmes. Ensuite, le quartier ancien, c'est-à-dire le plus souvent, le réseau de petites rues calibrées pour le piéton et le carrosse, c'est la redécouverte du cheminement (fig. 7), délivré de l'obsession de la distance; ce sont les rencontres successives avec les volumes, l'ombre et la lumière; le bleu du ciel malicieusement cerné par les arêtes vives des murs et des toits, les rapports fugitifs apparus et disparus à mesure du parcours, toute une scintillation

familière qui apprivoise et mobilise l'esprit... Enfin, l'« ensemble », traité comme tel, c'est l'espace et non plus l'objet, c'est l'invitation à méditer sur un autre style d'urbanisme, à relativiser, à remettre en question ce qu'on avait cru inévitable.

Car monuments, quartiers anciens, parties neuves de la ville, installations portuaires (fig. 8), modestes cheminements, voies primaires, espaces verts, sites naturels jusqu'à l'horizon, tout cela ne compose qu'un seul espace où un ensemble de relations subtiles et impérieuses relie chaque élément à tous les autres. L'architecture n'est pas le monde des objets, mais le monde des rapports. Les rapports sont partout. Et nous n'avons pas le droit d'accepter qu'en dehors des espaces protégés, il y ait des espaces sacrifiés.

Nous en avons d'autant moins le droit que nous croyons aujourd'hui à l'absolue nécessité de protéger des sites étendus, des paysages naturels allant d'un horizon à l'autre, et que, dès lors, nous savons bien que, protéger le site, ce n'est plus en chasser les hommes,

Fig. 7. — Sarlat. La rue J.-J. Rousseau et la chapelle des pénitents blancs.



mais les inviter à faire œuvre d'architecture pour l'occuper avec respect, pour le parachever. Je pense au titre d'un court métrage imaginaire : « Allez construire le Parthénon ailleurs ! »

A travers le tourisme culturel, les monuments, les ensembles et les sites protégés doivent être de moins en moins un musée du souvenir ou une leçon de nostalgie. Ils doivent être une provocation à créer. Mais une telle vision n'est possible que si les pèlerins de la culture deviennent, demain, des citoyens de la culture, par une transformation sur laquelle je voudrais vous livrer quelques réflexions.

II POUR UNE NOUVELLE DYNAMIQUE SOCIALE DU TOURISME CULTUREL

Nous sentons tous que la relation à établir entre le « pèlerin de la culture » et les lieux de pèlerinage n'est pas, du moins dans son essence, une simple curiosité esthétique, un dilettantisme superficiel, une façon parmi d'autres d'obéir au code des bonnes manières. Le rayonnement de l'art byzantin, les itinéraires de Saint-Jacques-de-Compostelle, la naissance des quatre filles de Cîteaux, le développement des villes en Europe occidentale, la prolifération des demeures de la Renaissance, comme aussi bien plus loin de nous, les messages successifs de l'Inde ou du Mexique, ou encore, sur un plan plus technique, le passage du bois à la pierre dans la Grèce antique, ou l'apparition de l'ogive à Durham, tout cela engage autre chose. Autre chose à quoi l'opinion n'est nullement préparée. De quoi s'agit-il ? Evidemment pas d'inviter les touristes culturels en puissance à ingurgiter une somme de connaissances devant laquelle les savants eux-mêmes ont dû se spécialiser. Outre que ce n'est pas matériellement possible, ce serait intellectuellement pervers : on durcirait, au niveau de l'art et de l'architecture, l'attitude statique et classificatrice que l'enseignement engendre si souvent en ce qui concerne les lettres et les sciences ; on condamnerait les monuments et les sites à n'être que des « objets », des objets d'inventaire, des objets sans vie.

Non. Il s'agit de convier le pèlerin de l'art à une nouvelle attitude, de le placer dans une nouvelle relation avec le témoin du passé, de le mettre en situation d'être interpellé par l'architecture comme par un partenaire vivant.

Trois séries d'obstacles empêchent notre société de franchir ainsi le seuil de la culture. Ils s'appellent l'école, le silence, la passivité. Or, il se trouve que les temps sont venus où, renversant ses habitudes, notre société peut s'en délivrer. Voici donc le moment, pour l'action culturelle, de s'engager dans une nouvelle voie.

1. Je ne condamne pas l'école. Je la condamne si peu que c'est encore à elle que je m'adresse pour lui demander aide et assistance. Simplement faut-il qu'elle change ses programmes et ses mœurs.

A l'école, nous apprenons l'histoire de France, ou

l'histoire d'Angleterre, ou l'histoire de la Russie, nous apprenons aussi l'histoire du monde, dans des conditions qu'il n'entre pas dans mon propos d'analyser, mais nous n'apprenons pas l'histoire locale. Du moins, en est-il ainsi dans mon pays, à partir d'ailleurs d'une très bonne intention : celle de nous donner l'intelligence abstraite des choses générales. Et bien, je pense qu'il y a là une lacune à combler.

Dès que l'enfant sort de l'école et chemine dans la rue, il sait que la rue n'a rien de commun avec l'école. C'est un autre univers. Il y a l'univers où l'on apprend et l'univers où l'on vit. Le parisien ignore les événements qui se sont produits, il y a des centaines d'années, entre les pieds de la Tour Eiffel et, s'il a entendu parler de l'enceinte de Philippe-Auguste, on n'a pas eu le temps de lui montrer où elle passait dans son quartier et comment elle a affecté de façon peut-être définitive l'environnement où il vit.

Oui, l'environnement, voilà bien le mot-clé. Que se noue entre l'enfant et son cadre de vie un réseau de connivences, que l'espace urbain se mette, grâce à l'école, à lui adresser des clins d'œil, que le « comment » superficiel cède un peu de sa place au « pourquoi » profond, que le futur adulte se sente un peu plus porté par une vague familière d'histoire et de topographie, et nous aurons demain une espèce nouvelle de touristes culturels, qui transporteront avec eux une attitude de complicité, de bienveillance et d'ironie à l'égard de l'espace architectural.

Du moins en sera-t-il ainsi à condition que, de surcroît, observant enfin que l'espace architectural en notre cadre permanent et ce qui, dans la vie, nous conditionne le plus, depuis l'enfance et jusqu'à la fin, on en vienne à enseigner aussi cette forme déterminante du savoir-vivre qu'est le « savoir-habiter » (On enseigne bien la couture et la cuisine !) autrement dit les notions élémentaires de l'environnement vécu, la clé du dialogue avec l'espace où nous vivons.

Qu'on n'objecte pas à un tel propos que les enseignants font défaut. Les ressources de l'audio-visuel sont aujourd'hui largement disponibles. Et, surtout, l'initiation dont nous parlons ne peut absolument pas se couler dans le moule classique de la relation unilatérale enseignant-enseigné. Puisse-t-elle, tout au contraire, aider à casser ce moule une bonne fois et faire de l'enseigné un coresponsable, engagé dans une démarche active, capable d'initiative, admis à s'exprimer !

Le pays qui, le premier, osera marcher résolument dans cette voie, et cela dès l'école primaire, aura quelque chance de gagner le combat de la culture et celui de la vie civique.

2. Je m'en suis pris, tout à l'heure, au silence. Je m'en explique. Dans la société où nous vivons, on bavarde de tout et de rien, mais on ne parle pas, c'est-à-dire qu'on se tait sur l'essentiel. Voilà ce que j'appelle le silence.

Il n'y a pas de culture possible sans un minimum de spontanéité. Or, notre société a pris l'habitude de

vivre sous une chape de conventions formelles. Il y a des spécialistes pour tout, y compris, d'une certaine manière, des « professeurs de culture ». Mais la culture n'est pas une affaire de spécialistes. Elle procède d'une effervescence intérieure animée par la chaleur directe d'un brasier de transcendance, ou par l'éclair d'un feu follet... Et le milieu naturel de cette effervescence, c'est une certaine forme de vie collective.

Au Moyen Age, les cathédrales étaient grouillantes de foule. Une foule qui, le plus souvent, n'était soucieuse ni d'art, ni de théologie, mais qui trouvait tout naturel de vivre les actes de la vie courante dans l'intimité familière du sacré. Savons-nous encore nous représenter ce qu'ont pu être pour cette foule les étranges nappes de lumière qui tombaient des vitraux, la forêt des piliers et, tout en bas de cet espace de rêve, le bruissement du peuple ? ...

Dans l'antiquité, les citoyens grecs fréquentaient l'agora. Où est notre agora ? Saurons-nous réinventer l'agora ? Paris y a songé, ces derniers temps : les Halles quittaient le cœur de la ville ; ne fallait-il pas que ce lieu extraordinaire, proche du Louvre des rois et des trésors immobiles auxquels le musée sert d'abri, fût offert aux mille formes de rencontres créatrices sans lesquelles il n'est pas de vraie vie culturelle ? Imagine-t-on les « touristes culturels » qui débarquent au Louvre en autocar s'acheminant ensuite vers Saint-Eustache, tout ragaillardis, pour se mêler à la fête ?

Oui, la fête, qui, elle aussi, est à réinventer qui, déjà, ne se contente plus de parades ou de manèges, et qui est un échec si elle n'est pas une rencontre.

Ces deux ou trois dernières années ont été marquées, dans le monde entier, à l'initiative des jeunes, par des événements qu'un ouvrage⁽¹⁾ commente en des termes dignes d'attention :

« Il s'est produit ceci d'inouï : nous nous sommes mis à parler. Il semblait que c'était la première fois. De partout, sortaient les trésors, endormis ou tacites, d'expériences jamais dites. En même temps que des discours assurés se taisaient et que des « autorités » devenaient silencieuses, des existences gelées s'éveillaient en un matin prolifique. »

« Certes, la prise de parole a pris la forme d'un refus... Mais, en réalité, elle consiste à dire : « Je ne suis pas une chose. »

Et l'auteur, qui voit dans ces événements « une expérience créatrice, c'est-à-dire poétique », cite, avec un brin de coquetterie surréaliste, un papillon des murs de la Sorbonne : « Le poète a dégoupillé la parole »... Je crains qu'une forte proportion de « gens sérieux » n'aient cru ou voulu voir que chahut ou complot là où en fait, à quelques maladresses, excès ou tentatives de « récupération » qu'on ait assisté, il y avait un mouvement profond. Il y a de l'écume à la crête de la vague, on a vite fait de ne voir que l'écume...

Si, désormais, nous n'entreprenons pas d'interroger la

jeunesse, qui, toute, même la plus « sage », a été transformée et mûrie par l'événement, nous ne saurons pas cerner les relations encore indécises qui sont en train de s'établir entre les hommes et les choses, et en particulier je ne perds pas de vue ce qui nous réunit — entre les « pèlerins de la culture » et le patrimoine culturel.

Quand les jeunes dénoncent la « société de consommation », ils ne s'en prennent pas au bien-être, ils condamnent une certaine manipulation cynique de la demande, ordonnée à la recherche du profit maximum. Ne nous y trompons pas. Le sort qui sera fait, demain, dans nos budgets, à la conservation du patrimoine architectural et naturel, la façon dont sera améliorée ou détruite la cohérence de l'espace où nous vivons, le style du dialogue qui se nouera entre les hommes et leur environnement — et, dans l'environnement, j'inclus les monuments, les ensembles et les sites — tout cela dépend de la réponse, positive ou négative, ouverte ou méprisante, que nous saurons donner à la revendication de la jeunesse.

Pour que nous puissions l'entendre, il faut que la « prise de parole » devienne — dans l'ordre et le respect des autres — un mode normal d'expression : dès l'école et, plus encore, bien sûr, à la faculté ; dans les centres culturels, dont c'est bien la vocation, qu'il s'agisse, comme en France, des maisons de jeunes ou des maisons de la culture, ou encore, plus tard, de ces réseaux culturels mieux articulés avec le tissu urbain, auxquels il faudra songer ; dans la rue même, où l'expérience parfois provocante de certaines troupes théâtrales est une ébauche de mutation du public et de reconquête de l'environnement urbain.

3. J'ai nommé, tout à l'heure, le troisième terme de mon réquisitoire : la passivité.

Comment se pourrait-il que nos touristes culturels, en qui nous voulons voir des « pèlerins de la culture », se sentent vigoureusement interpellés par l'architecture des siècles passés alors que leur vie quotidienne se déroule dans un environnement urbain à la création duquel ils n'ont aucune part ?

Le philosophe Henri Lefebvre nous invite à redécouvrir « le droit à la ville ». J'y vois d'abord et avant tout le droit pour les habitants de participer à la création permanente de « leur » ville et de nouer ainsi, dans une pratique sociale responsable et une véritable fête de l'esprit, une relation active avec leur environnement. Bien entendu, la substitution du maître d'ouvrage démocratique, en liaison constante avec l'opinion, au maître d'ouvrage technocratique, secrètement replié sur ses calculs impersonnels, suppose un sérieux apprentissage : conscience de l'environnement, notions d'histoire locale, critique architecturale ; et quelques transformations de structures à commencer par celles qui feront disparaître l'obstacle à toute urbanisation cohérente comme à tout urbanisme « sur la place publique » que constituent les régimes fonciers traditionnels.

Certains indices font entrevoir une issue moins loin-

(1) Michel de Certeau : La prise de parole

taine qu'on aurait pu le craindre. Et, de toute façon, c'est déjà dans le combat pour l'avènement de la démocratie urbaine que se façonnera le futur « citoyen de la culture ». A cet égard, le destin du patrimoine ancien et celui de la création architecturale sont historiquement liés. Le premier n'aura les partenaires qu'il mérite que si ceux-ci ont « fait leurs classes » à la fine pointe de l'activité créatrice, redécouvrant ainsi, dans un nouveau contexte technique et idéologique, les démarches créatrices de leurs devanciers.

Peut-être estimerez-vous que je me suis laissé entraîner bien loin des soucis habituels de la conservation du patrimoine et du tourisme culturel. Je tire mon excuse de la confiance, peut-être, excessive, du Président Gazzola et du Professeur Lemaire, qui ne m'ont pas donné d'autre consigne que la liberté d'expression, ce dont je leur sais grand gré, comme de l'amitié dont ils m'honorent.

Je n'ai d'ailleurs qu'un mot à ajouter : je crois que, politiquement, il faut poser le problème dans ses termes les plus larges.

Un peu partout, le patrimoine est en péril. Si l'on veut obtenir les moyens de le sauver, il faut que ce soit l'opinion publique elle-même qui les revendique avec une force irrésistible. Ce rôle incombe au touriste-citoyen.

Mais, ce touriste-citoyen, c'est l'interlocuteur dont le patrimoine a besoin pour livrer son message et rendre à l'aventure plurimillénaire de l'homme sa cohérence historique.

Nous ne sommes pas acculés à un choix entre l'utilitaire et l'idéologique. Auprès des instances internationales comme des gouvernements nationaux, nous n'avons qu'un seul appel à lancer et relancer sans cesse. Car, quand nous réclamons qu'on sauve le patrimoine, c'est non seulement de l'homme qu'il s'agit, mais de son essence même, de son humanité.

Max QUERRIEN
Maître des Requêtes
au Conseil d'Etat
(Paris)

Fig. 8. Marseille. Le Vieux Port et le Fort Saint-Jean. (Photos « Direction de l'Architecture », Paris.)

